

ALLOCUTION¹

ANNE-MARIE MATHY

MA VIE ET MA CARRIÈRE ont été depuis 1951 si liées à notre Université que je crois utile à travers mon expérience personnelle de retracer le parcours des enseignements de la musicologie dans notre section pour terminer cette allocution avec les orientations futures déjà dessinées depuis quelques années grâce à de jeunes musicologues de notre maison.

Lorsque je suis entrée à l'Institut supérieur d'Histoire de l'art et d'archéologie, il n'y avait qu'un seul cours d'histoire de la musique de trente heures donné en licence par Suzanne Clercx-Lejeune qui avait repris celui créé en 1927 par l'un des premiers musicologues belges de renommée internationale, Charles van den Borren. Ce cours était magistral, mais consacré uniquement à la musique baroque. Je complétais ma formation au Conservatoire royal de musique de Liège auprès de José Quitin, pédagogue remarquable et musicien accompli. Ces deux maîtres m'enseignèrent avant tout la probité intellectuelle. Mais je dois beaucoup aussi à mes professeurs d'Histoire de l'art et

1 Lue lors de la manifestation d'hommage à la Salle académique de l'Université de Liège, le 14 décembre 1994.

d'Archéologie auxquels je veux rendre hommage : Hélène Danthine, Paul Fierens, Georges Dossin et Léon Lacroix. À tous ces professeurs, je dois l'art d'avoir éveillé ma curiosité, développé mon sens de l'observation et stimulé ma sensibilité aux phénomènes de l'art.

Sans en être consciente, j'étais déjà imprégnée d'un goût pour la rencontre des disciplines historique, artistique et musicale. J'étais en tout cas prête pour l'expérience italienne. Ma préférence pour Florence avait été un coup de cœur juvénile. Cette préférence n'a cessé d'orienter tout mon être et ma pensée. Partie à la recherche de Jacques Arcadelt, musicien du XVI^e siècle probablement d'origine liégeoise, je ne trouvai aucune trace de lui dans les documents d'archives. Par contre, durant les cinq années que j'eus la chance de vivre en Italie, je découvris les inépuisables richesses des sources italiennes de l'époque des Médicis des XV^e et XVI^e siècles. Peu à peu, le dépouillement du matériel archivistique et des chroniques contemporaines, l'étude des manuscrits et traités musicaux m'orientaient vers l'élaboration d'un projet ambitieux et passionnant : celui de reconstituer la vie musicale des Médicis à Florence et à Rome de Côme l'Ancien (1389-1464) au second pape Médicis Clément VII (1523-1534). Mon choix défini dans ses grandes lignes, je compris que pour rendre à l'art musical sa véritable place dans la civilisation médicéenne, il était indispensable d'adopter une conception pluridisciplinaire. En d'autres termes, je ne voulais pas, comme cela avait été souvent le cas jusqu'alors dans les travaux musicologiques, isoler les musiciens des autres activités humaines. En effet, les musiciens de toutes nations avaient, eux aussi, à l'instar d'un Brunelleschi, d'un Michel-Ange ou d'un Raphaël, vécu les multiples contradictions d'un monde politique et religieux en pleine mutation. L'analyse des textes poétiques latins mis en musique attestait que ces musiciens avaient été les témoins des conflits politiques intérieurs de la Péninsule, des désordres des Guerres d'Italie, des rencontres nombreuses entre souverains et papes destinées à régler des situations dangereuses pour l'équilibre européen, de la dévasta-

tion de Rome en 1527 par les lansquenets de Charles-Quint. Dans le domaine religieux, ils avaient été aussi les témoins des décisions ambiguës du Concile de Constance (1414-1418), de la situation incertaine qui suivit le rétablissement de la papauté à Rome après la période avignonnaise, des soubresauts de la dictature pré-réformatrice de Savonarole et des débuts du luthéranisme. Tous ces événements suscitèrent une créativité musicale exceptionnelle chez tous ces compositeurs au service des Médicis. D'autre part, il était important de savoir comment vivaient ces artistes : l'organisation des chapelles musicales, en effet, dépendait des rouages financiers des riches corporations marchandes florentines mais aussi des fluctuations constantes du trésor pontifical.

Si les musiciens faisaient partie intégrante du contexte politique, religieux et sociologique, ils s'inscrivaient aussi dans les nombreux courants de pensée qui ébranlaient les mentalités et orientaient les arts vers de nouvelles perspectives. À une époque où dominait la polyphonie française, remarquable de science et de rigueur, d'un Dufay et d'un Josquin, les conceptions poético-musicales des philosophes de l'Académie platonicienne à Florence au Quattrocento conduiront, parmi d'autres choses, à l'éclosion d'un art vocal soliste d'une grande virtuosité qui s'épanouira chez les excellents chanteurs-luthistes des papes Médicis au Cinquecento. Autre exemple significatif de la parfaite continuité de l'humanisme musical médicéen : la nouvelle conscience littéraire d'inspiration pétrarquisante qui se développe autour de Laurent le Magnifique imprime aux textes poétiques des chansons polyphoniques plus de gravité et de délicatesse. Une nouvelle esthétique amoureuse anime musique et poésie qui s'unissent pour exprimer un univers de subtiles et profondes contradictions humaines. C'est là le fondement même du madrigal lyrique auquel les compositeurs des deux papes Médicis, Constanzo Festa et Philippe Verdelot, conféreront une impulsion intense et décisive pour le développement de ce genre musical qui atteindra son point culminant dans l'œuvre de Claudio Monteverdi.

Ces multiples interrogations, et elles sont loin d'être terminées à l'heure actuelle, permirent l'élaboration d'une thèse de doctorat intitulée *Musique sacrée et humanisme musical à la cour des papes Médicis Léon X (1513-1521) et Clément VII (1523-1534)* et de mes principaux travaux ultérieurs.

* * *

L'année 1961 marqua mon retour à l'Université de Liège qui s'était considérablement développée grâce au recteur Marcel Dubuisson. Cet homme remarquable est à l'origine de l'établissement de notre séminaire de musicologie. Passionné par la musique, attentif à la recherche historique, il aida Suzanne Clercx à organiser les Colloques de Wégimont consacrés successivement à l'Ars Nova, au Baroque et à l'Ethnomusicologie. Dans notre discipline, Liège sortait de son isolement et accueillait des spécialistes de toutes nations. D'autre part, le recteur Dubuisson avait permis dès 1957 à Suzanne Clercx de créer un séminaire de musicologie conçu sur le modèle de ceux qu'elle avait connus en Allemagne, notamment à Heidelberg. À son cours de musicologie vinrent s'ajouter les cours d'histoire de la musique en candidature et en licence ainsi qu'un cours d'esthétique musicale. Cette charge lourde et l'importance croissante de la bibliothèque imposaient la présence d'un assistant. Le recteur créa le poste et j'en ai bénéficié immédiatement. Dès lors, j'eus le privilège de participer activement au développement de la musicologie à l'Université de Liège. L'intérêt de Suzanne Clercx pour le Moyen Âge et l'époque baroque et le mien pour la Renaissance se conjuguèrent et devinrent, à côté évidemment d'autres matières étudiées, les fondements de l'enseignement de l'histoire de la musique dans notre maison. La longue maladie que désespérément Suzanne Clercx essaya de dominer, m'amena à la remplacer dès 1970. Aborder les matières diverses de ces cours m'ouvrait des horizons d'une richesse insoupçonnée et suscita un enthousiasme que j'ai toujours essayé de communiquer aux étudiants. La méthode pluridisciplinaire adoptée permit aux étudiants historiens de l'art, archéologues, musicologues et musiciens d'apprécier davantage par exemple les innovations artis-

tiques surprenantes, audacieuses des Ballets Russes de Diaghilev, la spécificité de l'art musical anglais du Moyen Âge ou encore dans le domaine de l'ethnomusicologie la symbolique complexe des musiques de type archaïque.

Les étudiants ont pu compléter leur intérêt musical en suivant les cours remarquables de François Duysinx, de Bernard Focroulle, de Madeleine Tyssens, d'Ursula Günther, de Malou Haine et de Robert Sacré. Je veux les remercier, ainsi que José Quitin et Maurice Barthélemy, d'avoir toujours prodigué à mes étudiants conseils et encouragements. Autre organisme venant s'ajouter à ces cours de l'Université et du Conservatoire : la Société liégeoise de Musicologie présidée alors par José Quitin et dont les six séances annuelles formaient un ensemble complémentaire indispensable à ces cours.

* * *

À partir des années 80, le séminaire de musicologie allait considérablement s'enrichir d'activités nouvelles grâce à l'intégration dans notre séminaire de trois jeunes musicologues de notre Université : Philippe Gilson, Philippe Vendrix et Christophe Pirenne. Je voudrais évoquer leur action qu'avec enthousiasme, compétence et désintéressement ils ne cessent de mener depuis près de dix ans. Le point de départ de cette vitalité nouvelle de notre séminaire fut la séance académique qui se tint en 1987 en hommage au recteur Maurice Welsch, grand humaniste et profond musicien, dont la famille nous légua plus de mille cinq cents partitions. Cette manifestation avait été organisée par Philippe Gilson, collaborateur scientifique en musicologie et Art & Fact avec le concours de la classe de musique de chambre du Conservatoire qui interpréta le *Quatuor "Pour la fin du temps"* d'Olivier Messiaen que Maurice Welsch désira entendre le 11 janvier 1986, un mois avant sa mort. Ce don magnifique fut le point de départ de l'informatisation de l'unité de documentation de musicologie par Philippe Gilson, tâche aujourd'hui poursuivie par Christophe Pirenne. Philippe Vendrix qui me succède et dont j'avais tout de suite décelé la grande énergie intellec-

tuelle et la rigoureuse complémentarité de ses intérêts scientifiques, fut dès son entrée à l'Université préoccupé par une politique d'élargissement de notre séminaire. C'est ainsi qu'avec l'aide de Robert Wangermée, président du Conseil de la Musique de la Communauté française de Belgique, ce jeune docteur en musicologie fut l'organisateur de colloques internationaux : *César Franck et son temps* (1990), *Grétry et l'Europe de l'opéra-comique* (1991) et récemment *Guillaume Lekeu et son temps* (1994). Ces journées d'études réunirent une centaine de musicologues, historiens, philologues et musiciens d'une dizaine de pays et obtinrent un grand succès auprès des spécialistes, du public, de la presse ainsi qu'un retentissement considérable à l'étranger. Dans le prolongement de ces manifestations uniques en Communauté française, Philippe Vendrix devint l'éditeur responsable des actes des ces colloques. D'autre part, ses relations avec le Centre de Musique baroque de Versailles et sa récente nomination au Centre national de la Recherche scientifique sont des apports extraordinairement bénéfiques pour l'Université de Liège. Désormais attaché au Centre d'Études Supérieures de la Renaissance de l'Université de Tours, Philippe Vendrix va réaliser ce que j'ai toujours désiré : faire de Liège un centre d'études musicologiques de la Renaissance.

* * *

C'est donc satisfaite, heureuse même, que je quitte mes fonctions. Il y a actuellement des cours traditionnels faits par Philippe Vendrix et complétés par d'autres organismes de valeur extérieurs à l'Université. À Liège, la Société liégeoise de musicologie présidée depuis peu par Philippe Vendrix continue à faire connaître des sujets inédits présentés souvent par de jeunes musicologues de nos universités ; une édition renouvelée du *Bulletin* devenu *Revue* de cette même société est enrichie de rubriques nouvelles confiées à son secrétaire, Christophe Pirenne, et à son trésorier, Philippe Gilson. Très importantes sont les collaborations avec les Concerts de Midi et la Bibliothèque du Conservatoire de Liège dirigés par Philippe Gilson. Le Festival de Liège a repris son nom "Les Nuits de Septembre" et sa spécificité

grâce à l'enthousiasme de son nouveau président, Nicolas-Maurice Dehousse, et des membres du séminaire de musicologie. L'Opéra de Wallonie bénéficie de l'apport scientifique de nos musicologues. Mais des liens ont été aussi tissés avec la Société belge de musicologie, dont je reste vice-présidente, l'Université Libre de Bruxelles ainsi qu'avec la Société belge d'analyse musicale. En plus de ses responsabilités à Tours, Philippe Vendrix enseigne à l'École Normale Supérieure de Paris tout en étant en contact permanent avec des universités anglaises, allemandes et américaines. J'ai été moi-même présente aux universités de Pérouse et de Naples et travaille à l'édition de l'œuvre de Philippe Verdelot pour l'American Institute of Musicology.

* * *

Au terme de cette allocution, je veux exprimer ma gratitude à mes amis de la section d'Histoire de l'art, archéologie et musicologie de notre *Alma mater*, de la Société liégeoise de Musicologie, d'Art & Fact et du Cercle des étudiants qui en organisant cette sympathique soirée m'ont permis de mieux faire connaître notre séminaire et comprendre que mon rôle a été pendant vingt-cinq ans de maintenir contre vents et marées la tradition de la musicologie à l'Université de Liège. Je tiens à rendre hommage à la mémoire de mon père, Maurice-Gérard Mathy, dont l'intégrité de la pensée, l'élégante simplicité d'être et l'intelligence du cœur ont fortifié l'essentiel de moi-même. J'ai été aussi stimulée par la sympathie des étudiants et parmi les autorités académiques, je remercie le pro-doyen Paul Delbouille d'avoir été attentif au destin de la musicologie. Et enfin, j'ai été magnifiquement secondée dans ma tâche par ces trois jeunes musicologues qui confèrent une revitalisation indispensable à notre séminaire. Ensemble, nous avons peu à peu imposé Liège dans le circuit international du monde scientifique, contribuant ainsi au rayonnement intellectuel et musical de notre Université. L'avenir de la musicologie à Liège appartient désormais à la jeunesse. Quant à moi, je vous tire ma révérence et je vous remercie de votre attention.